

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ON S'ABONNE chez
SIM. FABRE et LE-
PROLON, Libraires, et
au Bureau du Journal, à
Montréal.

MELANGES RELIGIEUX,

—o—

RECUEIL PÉRIODIQUE.

PRIX D'ABONNE-
MENT, quatre piastres
pour l'année, cinq pias-
tres, par la poste, pay-
ables d'avance.

Vol. 4.

MONTREAL, MARDI, 9 AOUT 1842.

No. 12.

DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Parmi les discours vraiment éloquens que M. l'abbé Fayet a fait entendre, dans la chaire de Saint-Roch, on a surtout remarqué celui où il a prouvé la divinité de Jésus-Christ. Au lieu de présenter une sèche analyse qui n'en donnerait qu'une idée incomplète, nous citerons quelques extraits de cette victorieuse apologie du dogme fondamental de notre religion. L'orateur a débuté ainsi :

« Lorsque le christianisme vint renouveler la face du monde, il dit aux nations : Fermez vos temples, vos dieux ne sont que des hommes. En vain leurs adorateurs vantèrent la puissance, la bonté, la gloire de leurs immortels : il n'y eut qu'à ouvrir l'histoire de la vie de ces dieux pleins d'ignorance, de faiblesse et d'ignominie, pour les précipiter de leurs autels, et faire rougir l'univers d'avoir si long-temps prostitué ses hommages à des créatures.

« Si un Dieu paraissait sur la terre revêtu de l'humanité comme nous, il en sentirait sans doute l'infirmité naturelle, mais il n'en aurait ni les vices, ni les défauts, ni les infirmités morales. Aucun mortel ne peut faire long-temps illusion à nos esprits par de puissans prestiges, s'il veut se faire passer pour Dieu, et qu'il ne le soit pas. Dans quelque admirable appareil qu'il se présente à nos adorations, il produira nécessairement les actes de la pure humanité ; il portera nécessairement l'empreinte ineffaçable de la créature dans ses discours et dans ses œuvres. C'est-à-dire que sa science, plus étendue et plus vaste que notre science, n'en sera pas moins une science acquise, empruntée et bornée ; c'est-à-dire que son caractère, plus grand et plus élevé que celui du commun des mortels, sera toujours accompagné de faiblesse et d'impuissance ; et que sa vertu, bien que supérieure à notre vertu, n'en sera pas moins mêlée de quelque fragilité. Il pourra nous éblouir par un génie et des desseins incomparables, nous étonner par une grandeur inouïe, nous ravir par son inimitable sainteté : il sera Moïse, Elie, Jean-Baptiste ; mais il ne sera point la science même, la vertu même, la toute-puissance même.

« O les plus grands et les plus sages des hommes, législateurs, héros, demi-dieux, prophètes et thaumaturges, vous avez beau vous montrer à moi sous des traits célestes ! Que vos historiens et vos panégyristes vous prêtent encore plus de qualités admirables que vous n'en avez eues, mon esprit concevra toujours une grandeur au-dessus de votre grandeur, une puissance au-dessus de votre puissance, et une gloire au-dessus de votre gloire !

« Il n'en sera pas ainsi de Jésus, fils de Marie, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui l'entrée triomphante à Jérusalem. On recueillera ses paroles et ses enseignemens ; on écrira les moindres détails de sa vie ; on publiera la suite de ses démarches et de ses entreprises depuis sa naissance jusqu'à sa mort ; et l'esprit humain ne pourra ni concevoir des enseignemens plus sublimes, plus profonds et plus vrais que ses enseignemens, imaginer des vertus plus pures,

plus divines que ses vertus, ni comprendre une perfection et une gloire plus hautes que sa gloire et sa perfection. Et, pendant que nos Ecritures le proclameront l'Emmanuel, le Verbe de Dieu, le Dieu éternel, la raison, forcée de le reconnaître pour l'infaillible et le souverainement parfait, arrivera jusqu'à sa divinité par une autre voie. Tel est le terme où je veux la conduire dans ce discours à la gloire du Verbe fait homme, en prouvant qu'indépendamment des prophéties qui l'ont annoncé, et des miracles qui l'ont accrédité, il y a dans sa personne et dans ses œuvres des caractères pleinement divins, et que sa divinité brille tout à la fois dans l'infaillibilité de ses enseignemens et de ses promesses, dans l'incroyable beauté de ses vertus, et dans la grandeur intime de ses œuvres."

La divinité de Jésus-Christ brille dans l'infaillibilité de ses enseignemens. Ils renferment la famille, la société, le monde, tous les devoirs dans un seul précepte : Aimez Dieu de tout votre cœur, et le prochain comme vous-même. Après avoir développé cette vérité, l'orateur s'écrie :

“ Quel langage, M. F., quels enseignemens, quelle profondeur, quelle lumière ! Et quel mortel a jamais parlé de la sorte ? Ah ! des hommes ont bien pu accuser d'autres hommes de ne pas le comprendre ; des controverses ont bien pu s'élever sur les livres qui renferment ses sublimes leçons ; les plus beaux génies ont pu les étendre et les commenter. Mais quel philosophe s'est jamais vanté d'avoir ajouté ses lumières aux lumières de Jésus-Christ expliquant Dieu, la nature de l'homme, ses devoirs et son souverain bien ? Les savans accroissent de leurs découvertes les découvertes des premiers savans. Mais quel penseur célèbre a trouvé des remèdes plus appropriés à nos maladies, des secours plus abondans contre nos passions indomptées, une fin plus glorieuse à nos destinées ? Quelle main mortelle a signalé des erreurs dans cette morale, et des moyens plus universels, plus efficaces, plus populaires d'y parvenir ? Et cette impuissance d'y rien ajouter, d'en rien retrancher, attestée par des siècles de méditations et de recherches, ne prouve-t-elle pas la perfection accomplie de ses enseignemens ? Et cette perfection elle-même n'est-elle point une démonstration sensible de leur infaillible vérité ? ”

Infaillible dans ses enseignemens, Jésus-Christ l'est encore dans ses promesses.

“ Il meurt, ne laissant après lui que sa parole que les Juifs ne craignent point, que les autres nations ont à peine entendue ; et, pendant que les uns et les autres achèvent de se distraire de sa mémoire, cette parole invisible et toute puissante assemble les apôtres. L'Eglise chrétienne se forme, s'étend de ville en ville, de province en province, gagne l'Asie, la Grèce, l'Italie ; et, dans moins d'un siècle, l'univers est tout étonné de se voir paisiblement envahi par un peuple nouveau dont il ne comprend ni les mœurs, ni les lois, ni même le langage. Les vieilles nations se lèvent comme un seul homme pour voler à la défense de leurs croyances et de leurs institutions menacées d'une entière ruine. Les prêtres et les rois, la vieillesse et l'enfance, les savans et les ignorans s'enrôlent à l'envi pour servir dans cette guerre sacrée ; le sang coule par torrens, mais c'est celui du peuple nouveau. Il meurt et ne se défend pas, mais il se multiplie par ses défaites. Ses premiers chefs y perdent

la vie ; leurs disciples sont emportés à leur tour par une mort violente ; et l'Eglise chrétienne, sans armes, sans révolte, sans autre trouble que la voix de ses douleurs, arrive jusqu'au règne de Constantin, toujours méprisée et toujours plus auguste, toujours appauvrie et toujours plus féconde, toujours accablée et toujours triomphante.

“ Les attaques cessent un moment au dehors, la guerre se déclare au dedans. Les hérésies se déclinent de toutes parts avec les fureurs et les destructions des guerres intestines. Ici point de trêve, point de repos : les combats sont de tous les jours, et tous les jours il faut ou périr ou vaincre encore. Un hérésiarque tombe, un autre prend sa place ; et, depuis Arius jusqu'à Luther, sans traités et sans alliances, absolue, exclusive, sourde à tous les accommodemens, l'Eglise accomplit ses nouvelles destinées. Et tous les empires ont été renversés, et les peuples les plus fortement constitués se sont évanouis : et l'Eglise, éternellement immobile, voit rouler à ses pieds le torrent des âges ; et nos derniers neveux la verront encore, la promesse de Jésus-Christ à la main, se tenir debout sur la poussière des générations antérieures, et ils pourront lire comme nous sur son front, couronné de blessures, d'épines et de victoires : Voici celle à qui il fut promis que les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle.”

Mais, si la divinité de Jésus-Christ brille dans l'infailibilité de ses enseignemens et de ses promesses, elle éclate encore dans la perfection et dans la toute-puissance de ses œuvres. Il est Dieu dans les vertus qu'il pratique ; il est Dieu dans ses abaissemens : il est Dieu dans ses grandeurs. Chose étonnante ! les hérésies qui attaquèrent sa divinité ne sont venues qu'après les hérésies qui nièrent son humanité : tant était vive et nouvelle l'impression d'une vie entière exempte de toute fragilité ; tant il était impossible de comprendre qu'une vertu parfaite, infinie, fût l'apanage d'un mortel !

“ L'heure de sa Passion est venue. Jusqu'ici il a refusé la couronne, quoique sa royauté fût trahie par ses miracles. Maintenant, au bruit homicide d'une populace qui demande sa mort, il déclare qu'il est roi ; et Pilate, voulant écrire, selon la coutume, la cause de son supplice, dresse le monument de sa royauté ; et les Juifs infidèles, et les Grecs inventeurs des arts, et les Romains sous qui tremble le monde peuvent contempler dans cet homme de douleurs le roi de tous les peuples et de tous les siècles.

“ D'un autre côté, Caïphe s'écrie qu'il faut que Jésus meure, afin que la nation ne périsse pas ; il croit prononcer l'arrêt de sa mort, et il prophétise la réprobation d'Israël et la gloire de son Messie. Là, plus il s'abaisse et plus il est Dieu. L'apôtre qui le trahit, les juifs qui l'outragent accomplissent malgré eux ses ordres et ses desseins. Toute la nature est en travail à l'heure de son agonie, et son dernier soupir annonce que le monde a changé de face.

“ Quel est donc cet homme souffrant et triomphant tout ensemble, souverain chargé d'une croix, et tout-puissant quand il expire, dont mes regards ne peuvent plus soutenir l'éclat, et devant qui se prosterne ma raison éblouie ? Quel est cet homme dont la grandeur enlrasse dans tous les lieux et tous les siècles, qui remplissait l'Orient du bruit de sa gloire longtems avant sa naissance, que les patriarches ont salué de loin dans l'attente de ses promesses,

et dont les prophètes ont écrit l'histoire plusieurs siècles avant qu'il parût sur la terre ?

“ Quel est cet homme qui règne depuis son supplice dans les croyances et dans les mœurs, dans les institutions et dans les lois de toutes les nations civilisées; qui inspire tous les nobles dévouemens, les sacrifices les plus héroïques, et qui, lorsque la terre était frappée de plaies inconnues, prend pour la sauver les remèdes les plus étranges; et dont l'empire éternel, immuable, voit passer devant lui les dynasties, les sceptres, et les couronnes emportés par le torrent des âges ? Quel est cet homme dont le cœur, immense comme l'Océan, renferme toutes les vertus, tous les mérites, toutes les grâces, toutes les bénédictions, qui, sortant de son sein comme autant de fleuves, remontent jusqu'au berceau du monde, descendent jusqu'à nous, et iront éclairer, régénérer de nouveaux peuples et de nouvelles terres jusqu'à la consommation des siècles ? Et le Verbe s'est fait chair, et nous avons vu sa gloire ! ”

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire la péroraison. Elle a été arrachée à l'orateur par le spectacle de Jésus-Christ emprisonné dans nos tabernacles, et à qui les hommes ne permettent point de parcourir nos rues et nos places publiques, pour répandre sur son passage la grâce, la miséricorde et la bénédiction. En écoutant cette péroraison, l'auditoire était profondément ému. Le zèle de l'apôtre y praisait encore plus que l'éloquence de l'orateur.

Ami de la Religion.



LA PRIÈRE.

ORAISON DOMINICALE.

O père tout puissant qui régnes dans les cieux,
 Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux ;
 Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface :
 Ta parole féconde a semé dans l'espace,
 Ces mondes, ces soleils qui, dans leur vaste cours,
 Dispensent aux mortels, et les nuits et les jours.
 Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
 O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
 Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace,
 Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux,
 Que ton nom toujours saint retentisse en tous lieux,
 Que ton nom toujours saint soit l'objet de nos vœux :
 O peuples que sa voix dispersa sur la terre,
 Chantez, chantez le Dieu qui commande au tonnerre :
 Qu'on chante Jéhovah, de l'aurore au couchant,
 Qu'on chante Jéhovah, du couchant au levant.
 Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
 O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
 Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace,
 Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.
 De ton règne sur nous, établis la douceur,
 Avec lui fleuriront la paix et le bonheur ;
 Le Seigneur va venir, que la terre applaudisse,
 Il va faire, sur nous, descendre sa justice ;
 Le Seigneur va venir, adorons le Seigneur,
 Que toujours sa justice habite en notre cœur.

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

Tu dis ; le ciel tremblant a reconnu son Roi,
Et les anges là haut, s'abaissent devant toi ;
Qu'ainsi ta volonté sur terre s'accomplisse,
Que toute créature ici bas t'obéisse,
Pour qu'elle chante un jour, dans un divin transport,
De respect et d'amour un éternel accord.

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

Ta paternelle main protège tes enfans,
La mamme du désert nourrit leurs faibles ans,
Et ton Christ, chaque jour, immortelle victime,
Du cœur qui vit aux Cieux soutient l'essor sublime ;
Qu'ainsi mon âme, ô Dieu, s'envole dans ta paix,
Et qu'au sein d'Abraham, elle vive à jamais.

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

Aux hommes de Cédar, mon cœur a pardonné,
Et ma bouche a béni leur trait empoisonné ;
J'ai dit : que le soleil épargne leurs ombrages,
La lune de leurs bois argente les feuillages ;
Et du haut de Sion, j'entendais une voix :
" A celui qui pardonne, on pardonne deux fois."

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

A de trompeurs attrails, si je devais céder,
Aux pieds des faux Dieux, si j'allais m'abaisser,
Seigneur, que votre main soutienne ma faiblesse,
De mon corps fléchissant, qu'elle écarte l'ivresse,
Sous les flots agités, montrez moi le récif,
Sur les flots agités, conduisez mon esquif.

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

Montréal, 3 Août 1842.

A. Z.



BAZAR.—Mardi, 16 du présent mois, les Dames de la Charité formeront un nouveau Bazar à la maison d'École de l'Evêché, où seront exposés en vente, pour la maison de la Providence, les objets retirés du dernier Bazar, et un grand nombre d'objets nouveaux, produits de l'ingénieuse activité des Dames de la Charité. Nous ne doutons pas que le public généreux de notre ville ne vienne favoriser de son accouragement cette honorable entreprise. Le désir d'admirer tant de merveilles suffirait pour attirer un nombreux concours, quand au motif d'une légitime curiosité ne se joindrait pas celui de concourir à une œuvre sainte, à un genre de bienfaits qui s'accorde si bien avec la générosité native de nos compatriotes.

EXTRAIT DE LA GAZETTE DE QUÉBEC.

M. l'Éditeur.— Comme chacun se fait un devoir, par le temps qui court, de relater les traits qui peuvent édifier, et qu'une première communion n'est pas moins édifiante que le sacre d'un évêque, qu'un sermon prêché par un tel et un tel, qu'une retraite, une mission, etc.; j'ose espérer, M. l'Éditeur, que vous voudrez insérer dans votre estimable gazette le fait suivant :

Aujourd'hui, vingt-sept juillet, a eu lieu, à Berthier (district de Montréal), une première communion, qui non seulement intéressait beaucoup par l'attitude respectueuse des enfans et leur tendre piété, mais encore par les instructions familières, et très-éloquantes en même temps, de MM. Fiset, curé de St.-Cuthbert, et Robert, curé de Ste.-Mélanie. Une grand' messe solennelle, avec diacre et sous-diacre, a été chantée, et l'orchestre présidé par un M. Filiatreau a beaucoup ajouté à la splendeur de la fête, à laquelle assistaient sept membres du clergé canadien.

UN VOYAGEUR.



Québec, 2 août.—MM. Payement et Doucet sont de retour de leur mission chez les sauvages du Saint-Maurice. Ils paraissent tout-à-fait contents de la ferveur et du zèle à profiter de leurs instructions qu'ont encore montrés cette année ces bons sauvages.

Gazette de Québec.

Retraite de Lorelle.—Les exercices de cette retraite qui commença le 24 juillet se sont terminés dimanche dernier. Là comme à Saint-Antoine et comme à Charlesbourg, l'assiduité des paroissiens aux exercices et le recueillement admirable avec lequel ils y assistaient ont été au-dessus de tout éloge. Le nombre des communians a été si considérable qu'on y comptait presque toute la paroisse.

Idem.

Nous donnons aujourd'hui de nombreux détails sur la mort du duc d'Orléans. Cet événement est d'une conséquence des plus graves pour les destinées futures de la France et de l'Europe. Nos lecteurs verront avec intérêt, sur cette catastrophe, le langage des diverses opinions qui se partagent la France, et les éventualités qu'elles présentent, dans les journaux qui les représentent, et dont nous donnerons des extraits dans notre prochain numéro.

13 juillet.—Un malheur affreux est venu aujourd'hui frapper la famille royale, jeter la stupeur dans Paris, et ira bientôt effrayer et désoler la France : M. le duc d'Orléans a été tué presque sur le coup, en s'élançant de sa voiture que les chevaux emportaient. C'est entre Neuilly et Paris que l'horrible catastrophe a eu lieu ; le prince partait aujourd'hui même pour Plombières, où il allait rejoindre la duchesse d'Orléans.

Malheureuse princesse qui attendait son époux et qui ne doit plus le revoir ! Malheureuse famille, qui se voit frappée dans ce qu'elle a de plus cher, et par un coup si terrible et si prompt, que ses soins n'ont rien pu ni pour le prévenir ni pour en conjurer les suites ! Malheureux prince qui, après avoir échappé aux balles des assassins et des ennemis de la patrie, vient mourir tristement à la porte du palais de ses pères ! Malheureuse France, dont les destinées reposent en ce moment sur la tête d'un vieillard et sur celle d'un enfant !

Mais Dieu protégé la France !

Pour nous, pour tous, c'est un événement qui nous enseigne, une fois de

plus et d'une manière lamentable, que ce n'est point dans les bras de chair et dans les puissances de la terre qu'il faut placer sa confiance.

Ce fut dans une pauvre chambre de la maison où il avait été déposé que le duc d'Orléans rendit le dernier soupir. En ce moment suprême, cinq ecclésiastiques étaient auprès de lui : M. l'abbé Coquereau, chanoine de Saint-Denis, un jeune ecclésiastique dirigeant une institution près de Neuilly, un prêtre de Saint-Philippe-du-Roule, où l'on avait envoyé tout de suite après l'accident, un chapelain du château et M. le curé de Neuilly, qui administra les derniers sacrements. Dans la chambre voisine étaient le roi, la reine, les ducs d'Aumale et de Montpensier, la princesse Clémentine, la duchesse de Nemours, Mme. Adélaïde les ministres, M. Pasquier, médecin des princes, le général Gourgaud, le général Gazan, le général Pajol.

Immédiatement après la mort, le corps a été déposé sur un brancard couvert d'un drap blanc ; quatre ouvriers relayés par des gendarmes de la Seine ont porté ce brancard jusqu'à la chapelle de Neuilly. Pendant ce trajet de plus d'une demi-lieue, des soldats du 2^e. léger formaient l'escorte. Le brancard était suivi du roi, soutenant la reine dans ses bras, des princes et des princesses, et de tous ceux qui avaient assisté aux derniers momens du prince. S. A. Mme. la princesse Adélaïde, qui peut à peine marcher, fermait ce lamentable convoi.

Le corps a été déposé dans la chapelle, où immédiatement l'aumônier du château a prononcé les premières prières des morts, tous étant à genoux et recueillis. La reine et les princesses éclataient en sanglots. Le roi, pâle et défait mais ferme, ne rompait le silence que pour donner en peu de mots les ordres que la circonstance exigeait.

On avait immédiatement envoyé prévenir Mgr. l'archevêque.

Ce soir une profonde stupeur règne dans Paris. Chacun comprend que la Providence vient de frapper un grand coup.

—Nous publions, sur la catastrophe du 13, les détails suivans, qui confirment avec plus d'étendue ceux que nous avons donnés nous-mêmes ; nous les empruntons au *Journal des Débats*, en retranchant seulement ceux qui sont déjà connus du lecteur, ou qui auraient moins d'importance pour lui :

« Aujourd'hui, à midi, M. le duc d'Orléans devait partir pour Saint-Omer, où S. A. R. devait inspecter plusieurs des régimens désignés pour le corps d'armée d'opérations sur la Marne. Ses équipages étaient commandés, ses officiers étaient prêts. Tout se disposait au pavillon Marsan pour ce voyage, après lequel S. A. R. devait aller rejoindre Mme. la duchesse d'Orléans aux eaux de Plombières.

« A onze heures, le prince, monta en voiture dans l'intention d'aller à Neuilly faire ses adieux au roi, à la reine et à la famille royale.

« Arrivé à la hauteur de la porte Maillot, le cheval monté par le postillon s'esfraya, et prit le galop. Bientôt la voiture fut emportée dans la direction du chemin de la Révolte. Le prince voyant que le postillon était dans l'impossibilité de maîtriser ses chevaux, mit le pied sur le marche-pied de la voiture, lequel est très près de terre, et sauta sur la route, à peu près à moitié du chemin de l'avenue qui est perpendiculaire à la porte Maillot. Les deux pieds du prince touchèrent le sol ; mais l'impulsion le fit trébucher ; la

tête porta sur le pavé, la chute fut horrible. S. A. R. resta sans connaissance à la place où elle était tombée.

“ On accourut au secours du prince, et on le transporta dans la maison d'un épiciier, située sur la route, à quelques pas de là, vis-à-vis les écuries de lord Seymour. Pendant ce temps, le postillon s'était rendu maître des chevaux, et il revenait se mettre à la disposition du prince.

“ S. A. R. n'avait pas repris ses sens. Elle fut étendue sur un lit, dans une des salles du rez-de-Chaussée, et on se mit en quête des premiers secours que réclamait la gravité de son état. Un médecin des environs, le docteur Baunty, accourut, et lui donna les premiers soins. Une saignée fut pratiquée. Elle ne produisit aucun bien.

“ Cependant la nouvelle de cet accident avait été apportée à Neuilly. La reine était partie à pied en toute hâte ; le roi l'avait suivie. S. M. avait dû aller à midi présider le conseil des ministres aux Tuileries. Ses voitures étaient prêtes ; elles rejoignirent LL. MM. qui, accompagnées de Mme. la princesse Adélaïde, et de Mme. la princesse Clémentine, continuèrent leur route en voiture jusqu'à la maison où Mgr. le duc d'Orléans avait été porté, et où il ne donnait plus presque aucun signe de vie. On se figure plus aisément qu'on ne les décrit l'émotion et la douleur de LL. MM. et de LL. AA. RR. en présence d'un pareil spectacle.

“ Cependant M. le docteur Pasquier fils, premier chirurgien du prince royal, venait d'arriver. En même temps, M. le duc d'Aumale, accouru de Courtenvoie, et M. le duc de Montpensier de Vincennes, avaient rejoint leurs augustes parents.

“ Le docteur, après avoir examiné l'état du blessé, avait déclaré que sa situation était des plus graves. On craignait un épanchement au cerveau, et tous les symptômes se réunissaient malheureusement pour donner crédit à cette appréhension redoutable. Chaque minute semblait empirer le mal. Le prince n'avait pas repris un seul instant connaissance. Quelques mots, confusément prononcés en langue allemande, avaient seuls pu inspirer un espoir presque aussitôt évanoui que conçu.

“ Le roi avait fait prévenir les ministres rassemblés en conseil aux Tuileries, et qui s'étaient immédiatement rendus à Sablonville, dans la maison où S. A. R. se mourait. M. le maréchal duc de Dalmatie, président du conseil, M. le maréchal Gérard, MM. les ministres de la justice, des affaires étrangères, de l'intérieur, de la marine, des finances et de l'instruction publique étaient présents. M. le chancelier de France, M. le préfet, M. le lieutenant-général Pajol, M. le général Aupick, les officiers de la maison du roi et des princes étaient accourus, et avaient été introduits dans l'espace laissé libre près de la maison, et entouré d'un cordon de sentinelles.

“ A deux heures, le mal empirant, le roi a donné l'ordre de faire prévenir Mme. la duchesse de Nemours, qui était restée à Neuilly d'après le désir de Sa Majesté. La princesse est arrivée quelques instans après, accompagnée de ses dames.

“ Aucune plume ne peut rendre l'aspect déchirant que présentait la chambre où le prince royal avait été déposé, au moment où la duchesse de Nemours était venu confondre ses larmes avec celles de la famille. La reine et les princesses étaient agenouillées auprès du lit du prince mourant, ver-

sant sur cette tête si chère des flots de larmes et des prières. Les princes sanglottaient. Le roi, debout, immobile, les yeux fixés sur le visage décoloré de son fils, suivait les progrès du mal dans un silence douloureux. Au dehors, la foule augmentait à chaque minute, éperdue et consternée.

“ Cependant, sous l'influence d'une médication énergique, l'agonie du prince se prolongeait. La vie se retirait, mais lentement, et non sans lutter contre la destruction qui allait emporter tant de jeunesse. Un moment, la respiration parut plus libre ; le pouls devint sensible ; et comme les cœurs désolés se rattachent aux moindres espérances, on se reprit à espérer. Un instant de calme interrompit cette longue scène d'affliction. Mais cette lueur d'espoir disparut bientôt. A quatre heures, le prince royal était en proie à tous les symptômes les moins équivoques d'une fin prochaine. A quatre heures et demie, il rendait son âme à Dieu, béni par la religion, qui avait assisté ses derniers moments, entre les bras du roi son père, qui avait incliné ses lèvres sur ce front mourant, sous les larmes de sa mère infortunée, au milieu des sanglots et des cris de douleur de toute sa famille.

“ Le prince mort, le roi avait entraîné la reine dans une pièce contiguë à la chambre mortuaire, et où les ministres, les maréchaux et tous les assistans étaient rassemblés. On se précipite aux pieds de la reine. “ Quel malheur pour notre famille s'écrie S. M. ; mais quel affreux malheur aussi pour la France ! ” Et en prononçant ces mots, la reine sanglotait. Autour d'elle, tout était larmes, gémissemens, désolation. Le roi s'est approché du maréchal Gérard, qui fondait en larmes, et lui a serré la main avec une indicible expression de douleur paternelle, de résignation magnanime et de fermeté toute royale.

“ Cependant la dépouille mortelle du prince royal avait été placée sur une litière, recouverte d'un drap blanc. La reine avait refusé de remonter dans sa voiture, et elle avait déclaré qu'elle accompagnerait le corps de son fils jusqu'à la chapelle du palais de Neuilly, où elle avait voulu qu'il fût exposé. En conséquence on avait fait venir en toute hâte une compagnie d'élite du 17 régiment d'infanterie légère pour former la haie sur le passage du cortège funèbre ; et c'est ainsi que ces braves, qui avaient accompagné le prince royal dans le défilé des portes de fer et sur les hauteurs de Mouzaïa, servaient aujourd'hui d'escorte à son convoi. Plusieurs soldats pleuraient ; tous se rappelaient avec quelle valeur brillante le duc d'Orléans abordait l'ennemi, par quelle bienfaisance délicate et généreuse il savait tempérer la rigueur nécessaire du commandement.

“ A cinq heures, le lugubre cortège s'est mis en route. Le lieutenant-général Athalin marchait en avant de la litière, qui était portée par quatre sous-officiers. Derrière le corps, suivaient à pied : le roi, la reine, Mme. la princesse Adélaïde, Mme. la duchesse de Nemours, Mme. la princesse Clémentine, M. le duc d'Angoulême, M. le duc de Montpensier. Venaient ensuite M. le maréchal Soult, les ministres, le maréchal Gérard, les officiers généraux, les officiers du roi et des princes et toute la foule des assistans.

“ Le convoi parcourut ainsi l'avenue de Sablonville, franchit la vieille route de Neuilly et entra dans le parc royal, qu'il traversa dans toute sa longueur. Le roi n'avait cédé à personne le droit de conduire ce premier deuil de son fils aîné. Il est ainsi arrivé, accompagné de la reine, jusqu'à la chapelle du

château, où LL. MM. et LL. AA. RR. après s'être agenouillées devant l'autel, ont laissé le corps de leur enfant bien-aimé sous la garde de Dieu !

« Ce soir, la famille royale s'était retirée. Le chancelier et les ministres seuls ont été admis chez le roi.

LES DEVOIRS D'UNE FEMME.

CHAPITRE VII.

En voyant entrer Geneviève, M. Morand remarqua tout assitôt son air ému et embarrassé.

— Eh bien ! qu'y a-t-il encore ? lui dit-il d'une voix encourageante.

— Mon père... Edouard... m'a chargée....

— Ne me parle pas de ce drôle, ne m'en parle pas, pour l'amour de Dieu !

— Si vous saviez combien il est désespéré.....

— Lui ?

— Oui, et plus que vous ne pensez. Il a voulu se tuer, croiriez-vous ; et si Dieu ne m'avait conduite dans sa chambre, c'en était fait, Edouard était perdu.

— Le malheureux ! s'écria M. Morand avec une émotion qu'il ne put maîtriser. Mais où est-il, que fait-il ? es-tu bien sûre ?... C'est à en perdre la tête.

— Mon père, ayez pitié de lui, pardonnez-lui, reprit Geneviève d'une voix suppliante ; il est encore plus malheureux que coupable, croyez-le bien. Il ne connaît ni Dieu, ni sa religion, ni ses devoirs ; élevé de la sorte, que voulez-vous que devienne un pauvre jeune homme au milieu de tant de séductions ? Edouard s'est égaré comme tant d'autres. Il reviendra, mon père, je vous l'atteste. La Providence ne lui a ménagé cette dernière épreuve que pour le forcer à réfléchir. Il m'a chargée de vous demander son pardon ; il viendra l'implorer lui-même, si vous ne le repoussez pas. Mon père grâce aussi pour lui !... Je vais, je cours le chercher.

M. Morand gardait le silence, comme un homme ému et qui craint de céder trop tôt. Mais il y avait dans l'attitude et le regard de Geneviève quelque chose de si touchant qu'il ne put demeurer longtemps dans l'indécision.

— Eh bien ! qu'il vienne, s'écria-t-il... d'autant que j'ai à le gronder pour sa nouvelle folie.

— Vous le gronderez.... doucement, n'est-ce pas ?

— Doucement, soit.

— Tenez, mon père, je vous assure qu'il sent tous ses torts, et qu'il en a bien regret.... Si vous ne le grondiez pas du tout... Les jeunes gens sont si vifs !

— Ne me faudra-t-il pas le complimenter bientôt ?

— Mon père !

— Allons, il te faut céder, je le vois bien.

— J'y vais ?

— Va.

Geneviève revint bientôt avec Edouard. Celui-ci s'avança résolument vers son père, et d'une voix qui respirait la plus loyale sincérité il lui dit :

— Je viens vous demander pardon, mon père, de toutes les folies dont je me suis rendu coupable. Je ne mérite que votre colère, je le sais bien ; cependant, si vous voulez croire à ma parole, je vous promets aujourd'hui de commencer une vie nouvelle et de me conduire en honnête homme. Oubliez le

passé, et soyez sûr que moi-même je ne l'oublierai jamais ; ce me sera une éternelle leçon pour l'avenir ;

M. Morand fut désarçonné par la franchise de cet aveu, et malgré sa bonne envie de gronder, il se contenta de répondre :—Remercie ta sœur, Edouard, car s'il est vrai que tu tiennes à un pardon dont tu t'es joué si souvent, c'est à elle que tu le dois.

—Je lui dois tout, mon père, car, sans elle....(pourquoi le cacher ?) je mourais misérablement, comme j'avais vécu.

—O chère enfant ! s'écria M. Morand les larmes aux yeux, que Dieu te conserve pour notre bonheur à tous !

Ainsi cette orageuse journée se termina par une paix inattendue. Hélas ! devait-elle durer longtemps ? Pourtant Edouard tint parole et se reforma aussi complètement qu'il le pouvait faire.

Il y a toujours eu dans la pensée de la mort quelque chose de formidable pour le cœur humain, et à quelques rares exceptions près, tous les hommes tremblent ou réfléchissent devant elle. Edouard avait résolu de s'arracher la vie ; il ne fallait plus qu'une seconde, qu'un mouvement pour le précipiter dans la tombe ; une main secourable l'avait alors retenu. Revenu de cet affreux vertige, la première pensée qui le frappa fut celle-ci : " Sans un inconcevable hasard, je serais mort maintenant, et mort comme un misérable, méprisé de tous, en horreur à tous...." Au milieu de ce trouble et de ces remords, la voix touchante de Geneviève était venue lui révéler de grandes vérités et des devoirs impérieux ; les accepter, c'était se rattacher sérieusement à la vie, et il éprouvait une terreur profonde pour la mort qui lui semblait planer encore sur sa tête. Il accepta donc les conditions que lui dictait sa conscience ; mais hélas ! sa conscience était trop obscurcie par des passions jusque-là déréglées, pour le conduire sûrement dans les voies de l'inaltérable vertu. Il était prodigue, désœuvré, vicieux ; il devint réglé, studieux, honnête mais ce fut tout. Les hommes n'en demandent pas plus : se défendre du mal est assez, est beaucoup pour eux ; Dieu seul exige que nous fassions le bien. Edouard peut-être fut arrivé jusque-là, si un secret orgueil ne l'eût éloigné de Geneviève. Dans le fond de son âme, il appréciait à sa valeur le service qu'elle lui avait rendu ; mais il craignait des conseils trop austères pour lui ; il se voulait persuader d'ailleurs qu'une fois le mal reconnu, il appartenait à sa raison d'y remédier. Il s'efforça donc par un travail suivi de réparer le temps perdu, et voulant se prémunir contre les tiédeurs, les ennuis et les fantaisies qui naissent d'une pleine liberté, il pria son père de le placer dans quelque haute administration. M. Morand fut ravi de cette demande, car il y voyait une preuve sensible de l'heureux changement survenu dans son fils. Il s'empressa donc de se rendre chez son ami M. Delecour, lequel, comme nous l'avons dit, occupait une place considérable dans l'administration. M. Delecour se mit aussitôt à la disposition de son très-cher ami. On ne pouvait rien lui refuser, il n'avait qu'à choisir ; quelques mois de surnumérariat seulement pour mettre Edouard au fait, après quoi il se chargeait de le pousser, et loin. Mme. Delecour renchérissait encore sur les aimables promesses de son mari. M. Morand trouvait ces avances toutes naturelles, il était député. Cependant il y avait une autre cause à ces protestations empressées. M. et Mme. Delecour voulaient marier leur fille. Malgré la grande intimité qui régnerait dans les deux famil

les, la disproportion des fortunes était trop grande pour qu'on eût pu jusque-là penser à une alliance. Mais cette circonstance inattendue pouvait aplanir bien des difficultés; les services rendus par M. Delcour ne devaient-ils pas s'ajouter à la dot, quelle qu'elle fût? Et alors!.... alors Mme. Emilie Delcour avait toutes les qualités requises pour épouser M. Edouard Morand. Du moins, ce fut la pensée qui se presenta naturellement et simultanément à l'esprit de M. et Mme. Delcour. En conséquence, et quelques jours après, Edouard travaillait régulièrement dans le cabinet de M. Delcour!

La première pensée de Mme. Morand, après les pénibles discussions ci-dessus racontées, avait été une pensée de reconnaissance et de tendresse pour sa fille. Sans elle, en effet, un grand éclat avait lieu, et elle se voyait déçue, par la retraite précipitée de son mari, du rang qu'elle tenait dans le monde. Elle lui devait donc tout ce qui constituait à ses yeux le bonheur, et de plus la vie d'Edouard. Cependant, et sous l'empire des mêmes circonstances un autre sentiment déjà se développait et se fortifiait dans son cœur: elle craignait Geneviève, elle redoutait son influence sur M. Morand; elle croyait comprendre que ce dernier caressait d'autant plus volontiers les idées de retraite et de retour en province, qu'il comptait davantage sur la simplicité des goûts de sa fille. Pour s'assurer l'avenir, il fallait promptement se débarrasser de Geneviève en la mariant. Par ce moyen, seule désormais avec M. Morand, elle était certaine de faire prédominer ses idées; et il en était temps, car le cher homme devenait singulièrement maussade et ennuyeux. Le mariage de Geneviève devint donc la grande affaire de Mme. Morand. Déjà prévenue en faveur de M. Lancy, ses pensées se portèrent naturellement de ce côté; elle y trouvait un gendre jeune, riche, capable, spirituel.

En effet, Lancy était un jeune homme de vingt-huit à trente ans. Il avait ce qu'on appelle dans le monde une éducation très-soignée; après avoir franchi avec succès tous les degrés universitaires, il s'était adonné avec ardeur, durant plusieurs années, à des études spéciales: en sorte qu'il possédait excellentement les sciences littéraires et positives, à quoi il fallait ajouter une imagination brillante et un esprit à larges vues. Tel quel, il composait un de ces personnages que la foule des médiocres regarde volontiers comme un homme supérieur. Habitué de bonne heure au luxe et à la grande compagnie, Lancy s'était trouvé, dès l'adolescence et par la mort de ses parents, possesseur d'une belle fortune, trente mille livres de rente environ. Dans cette position et après avoir hésité sur la marche à donner à ses talens, voici les calculs et les rêves qu'il fit. Ne serait-il pas grand et magnifique, en fécondant par le travail la fortune qu'il possédait déjà, de réaliser un immense patrimoine, à l'aide duquel, le premier entre tous il brillerait dans le monde, influencerait dans la politique, protégerait les beaux arts, se créerait, en un mot, une sorte de protectorat indépendant entre toutes les sommités intellectuelles et sociales? Pour arriver à ce but qui exaltait son ambition, il acheta une des premières charges d'agent de change, considérant cette profession comme l'unique pour arriver à de grands et rapides résultats. Il lui restait enfin à se consolider par un riche mariage. Sous ce rapport, Mme. Morand lui convenait doublement, d'abord par le million qu'elle devait avoir, en second lieu par la position politique de son père. Le salon quasi-législatif de M.

Morand s'offrait aux yeux de Lancy comme une mine précieuse à exploiter ; il trouvait là comme un théâtre tout préparé pour l'exécution des grandes choses qu'il méditait.

Dans ces termes, Mme. Morand et Lancy devaient facilement s'entendre. Depuis longtemps les belles manières, la fortune, l'esprit et la magnificence d'Eugène Lancy avaient été remarqués ; en sorte que ses avances significatives furent accueillies par Mme. Morand avec un empressement des plus aimables. Après avoir épuisé tous les préliminaires d'usages, pour donner de lui la meilleure opinion possible, Lancy s'ouvrit un jour et confidentiellement à Mme. Morand. Il voulait consulter sur l'événement le plus considérable de sa vie ; avant d'aller plus loin, il devait s'assurer de ses dispositions à son égard ; il osait lui demander sa fille, Mlle. Morand ; mais avant tout, il vous laït être considéré lui-même comme un second fils. Si donc Mme. Morand l'encourageait de son approbation, il la prierait de faire en son nom les premières ouvertures, car il n'avait ni père ni mère, et il la suppliait de lui en tenir lieu ; il lui remettait ses intérêts, souscrivant par avance à tout ce qu'elle jugerait bon de faire. Mme. Morand fut très-flattée d'une telle confiance et promit affectueusement son appui. Elle devait consulter son mari, sonder indirectement Geneviève ; après quoi, comme elle ne doutait pas du succès de ses démarches, Lancy formulerait officiellement sa demande.

Mais lorsqu'il lui fallut entamer ce chapitre, Mme. Morand se trouva singulièrement embarrassée. Il était cependant infiniment naturel de communiquer à son mari une confiance de cette nature ; pourquoi donc hésiter ? Ne s'agissait-il pas, après tout, du bonheur de sa fille ? Elle s'y intéressait vivement, quoi de plus juste ? L'alliance qu'elle voulait proposer réunissait toutes les conditions désirables : fortune, esprit, jeunesse. Pourtant elle hésitait, et elle craignait de ne pas paraître entièrement désintéressée dans cette affaire. Après bien des tâtonnements infructueux, un soir, Mme. Morand aborda cette question. M. Morand tisonnait gravement son feu. Edouard parcourait un journal, et Geneviève faisait de la musique dans une pièce voisine. Mme. Morand débute par quelques discours assez vagues sur l'avenir de la famille, dont elle se disait très-préoccupée ; elle fit force projets pour les vieux jours, parla de la position d'Edouard, des espérances qu'elle concevait pour lui, puis enfin se rabattit assez adroitement sur sa fille en ajoutant, comme comme pour ne pas l'oublier :

—Et Geneviève ? il faudra bientôt penser à la marier.

—Marier Geneviève ! y songez-vous ? s'écria M. Morand avec un véritable effroi. Car le digne homme, bien loin de penser à se séparer de sa fille, l'associait depuis quelque temps à tous ses projets de repos et de bonheur rustique. Il comptait sur elle pour se soustraire à un joug qui l'accablait ; avec elle il se devait consoler des amertumes et des antipathies conjugales, et il entrevoyait encore des jours heureux pour sa vieillesse. Aussi cette idée d'un mariage plus ou moins prochain pour sa fille, mais enfin d'un mariage, et par conséquent d'une séparation ; cette idée, dont il ne s'était jamais occupé, tant Geneviève lui semblait nécessaire, l'attéra et lui mit la mort dans l'âme.

—Mais y songez-vous ? répéta-t-il dans une véritable angoisse. Geneviève est encore une enfant.

—Oui, M. Morand, j'y songe, reprit sa femme avec une dignité imposante, et j'y songe sérieusement. N'est-ce pas mon devoir de mère ? Je ne suis pas, moi, absorbée par mille affaires extérieures, comme vous ; je m'occupe de ma famille, de son avenir, de ses intérêts, et certes l'établissement de ma fille n'est pas une chose qu'il me soit permis de négliger. Ah ! sans doute une mère voudrait bien se faire illusion sur ce chapitre et le retarder, l'éloigner le plus possible ; mais enfin il faut aimer ses enfans pour eux-mêmes.

—Mais encore faut-il que les partis se présentent, répondit M. Morand, qui, pris à l'improviste, ne savait comment réluter cette déclaration de principes incontestables en apparence.

—Il ne s'en présente que trop, reprit Mme. Morand d'une voix triste et d'un air affecté. Enfin, je l'ai dit, nous devons aimer nos enfans pour eux-mêmes... Vous saurez donc que M. Eugène Lancy se présente et nous vient demander notre fille.

—Eugène Lancy ? répéta M. Morand avec un profond soupir et d'une voix accablée. Il n'y a rien à dire, Lancy est un jeune homme riche et travailleur... j'en conviens... mais... mais nous devons consulter Geneviève, s'écarterait-il ; car certainement nous ne la marierons pas contre son gré !...

—Nous allons la consulter tout de suite, reprit Mme. Morand, et sa réponse sera la mienne ; car je ne désire pas plus que vous la contraindre.

On appela Geneviève, et Mme. Morand lui expliqua avec force circonlocutions le sujet de l'entretien. On s'occupait de son avenir ; elle pouvait perdre ses parens, et dans ce cas, que d'embarras et de dangers pour une jeune fille ! Il fallait prévenir de tels événemens, la prudence l'exigeait, etc. En un mot, on pensait à la marier... A ces paroles, les yeux de Geneviève se remplirent de larmes, et elle répondit avec une émotion qui pénétra M. Morand d'une joie profonde :

—O ma mère, ne me parlez pas ainsi. Il y a quelques mois à peine que je suis auprès de vous, et il faudrait vous quitter déjà ? Si jeune, si inexpérimentée, que deviendrai-je ainsi livrée à moi-même ?... Ne pensez plus à cela, ma mère, je vous en conjure !

—Je ne puis qu'être heureuse de te voir en de tels sentimens, ma fille ; mais enfin, ce ne sont que des sentimens et non des raisons. Tu n'es pas trop jeune, et tu as précisément l'âge où l'on se marie le plus souvent ; tu es parfaitement raisonnable : je ne vois donc rien qui puisse empêcher....

—Ma mère, au nom du ciel, épargnez-moi !....

—Je ne te dis plus qu'un mot : renonces-tu à te marier ?...

—Renoncer... je ne dis pas cela ; mais....

—Eh bien, reprit Mme. Morand avec vivacité, ce n'est donc plus qu'une affaire de temps. Or, dans un an, dans deux ans, nous nous retrouverons au même point ; seulement, tu pourras choisir plus mal, et perdre ainsi l'occasion d'être heureuse... Puisque tu ne renonces pas absolument à te marier, ce serait un déplorable enfantillage de renvoyer à plus tard ce que tu peux convenablement faire à présent. Que si tu as des répugnances invincibles pour le parti qu'on se propose, à la bonne heure, mais au moins dois-tu savoir quel il est. Geneviève garda le silence, car elle comprenait vaguement les tristes intentions de sa mère.—Ce parti, continua Mme. Meraud, recevrait l'assen-

timent de la famille ; ton père et moi le trouvons, sous tous les rapports, des plus convenables : c'est M. Lancy.... As-tu quelque prévention contre lui ? te déplaît-il ?

Je n'ai rien à dire contre.... M. Lancy, reprit Geneviève avec timidité, se rappelant, malgré elle, la bonne opinion qui lui était restée d'un eutretien chez Mme. Delcour, où Lancy laissait entrevoir *si franchement* la simplicité de ses goûts.—Seulement, ajouta-t-elle, je désire ne pas me marier si tôt.

—Ma fille, reprit Mme. Morand en coupant la parole à son mari qui se disposait à soutenir Geneviève, ma fille, des parens, il est vrai, doivent consulter leurs enfans ; mais une fois certains qu'il n'y a pas d'antipathie le reste les regarde. Toutes les jeunes fille hésitent, tremblent, pleurent : il appartient aux parens de dissiper ces enfantillages. Je ne crois pas, M. Morand, que vous soyez d'un autre avis ?

Geneviève attacha des regards supplians sur son père ; mais celui-ci fit un signe d'assentiment, car ne trouvant pas dans sa fille un éloignement absolu pour le mariage, il crut aussi que Lancy la pourrait rendre heureuse.

—Tranquillise-toi, reprit alors Mme. Morand ; tu n'es pas encore mariée, et nous te laisserons tout le temps que tu voudras. L'essentiel est de savoir à quoi s'en tenir.

—Ma mère !...

—Du calme, mon enfant, du calme. Tiens, retourne à ton piano, la musique te distraira. Geneviève sortit, mais pour se retirer dans sa chambre, où elle s'assit et pleura amèrement.

Soit qu'il eût été secrètement prévenu, soit heureuse fortune, Lancy se présenta, le même soir, dans le salon de Mme. Morand, où il apprit bientôt le bon succès de sa demande. On voulut faire paraître Geneviève, mais elle se fit excuser.—Timidité de jeune fille, lui dit Mme. Morand en prenant congé de lui.—Vous la rendrez heureuse ? ajouta M. Morand, en lui serrant cordialement la main. Lancy se confondit en remerciemens et en promesses.

En quittant l'hôtel de M. Morand, Lancy se dirigea vers la demeure d'un ancien camarade de collège, son ami le plus intime et confident obligé de tous ses projets. Il avait hâte de lui faire connaître le résultat tant souhaité et de deviser avec lui sur les probabilités de l'avenir. En montant l'escalier, il entendit une grande rumeur de voix d'éclats et de rire :—Il y a du monde, se dit-il avec humeur. Il sonna cependant, et Adrien, son ami, vint au-devant de lui et l'introduisit dans sa chambre, où cinq ou six jeunes gens, pressés autour du feu, faisaient des libations avec un punch flamboyant.

—Holà ! mes hôtes, s'écria Adrien d'une voix avinée et chancelant sur ses jambes, je vous présente le cher Oreste ! Une coupe et un toast en son honneur.

—Salut, illustre fils d'Agamemnon, digne petit-fils d'Atrée, reprit le poète de la troupe en élevant son verre, ces jeunes héros et moi nous offrons un sacrifice au puissant Bacchus, et déjà le dieu nous a axaucés puisqu'il t'en-voie vers nous. Tandis que je fais les libations prescrites, chantez, mes amis, chantez les louanges des dieux !

Ce disant, il arrosa la table avec la liqueur fumante, et la bande joyeuse entonna un bruyant refrain. Cependant Lancy disait Adrien :

—J'avais à te parler sérieusement, mais je reviendrai demain....

—Oui, oui, demain, à demain les affaires sérieuses ; viens boire !

—Non, je ne suis pas en train ce soir.

—Morbieu ! tu vas t'y mettre. Viens boire, te dis-je.

—J'ai affaire....

—Point d'affaires. .. Ah ! j'y suis, j'y suis, reprit Adrien en se frappant le front. Messieurs, Messieurs, je vous dénonce un traître ! Le jeune Oreste que voilà, fatigué de ses courses aventureuses....

—Tais-toi, au nom du ciel, tais-toi ! s'écria Lancy en lui mettant la main sur la bouche.

—Viens boire, alors viens boire ! hurla son ami en se débattant. Pour ne pas exciter la verve indiscrète d'Adrien, Lancy prit place autour du bol, et bientôt s'animant, s'échauffant en buvant, il se trouva à l'unisson de cette charmante compagnie.

—Ah ça ! reprit Adrien, du ton d'un homme qui pose une grave question, pourquoi, diantre, ce soir, refusais-tu de boire ?

—Moi ! j'ai refusé de boire ! dit Lancy en vidant d'un trait le verre de son ami. Pas possible, je suis trop honnête pour ça... Ce n'est pas que.... tu as peut-être raison.... car je me range, savez-vous ?.... Au fait, je te venais conter... Mais non, je ne veux rien dire, rien ! répéta-t-il en fermant de sa main l'orifice de son verre, comme pour y céler son secret.

—Vous saurez donc, dit Adrien en s'accoudant sur la table, que nous posédons pour la dernière fois peut-être dans nos rangs le digne ami que voilà... ami d'enfance... le jeune et brillant Lancy... j'en rougis pour lui... se disposant à... Faut-il continuer, Eugène ? ajouta Adrien, par un reste de raison à l'endroit de l'amitié....

—Parle, mon vieux, parle ! dit Lancy, l'œil pétillant de joie au souvenir de son triomphe, soulage ton cœur...

—Eh bien, ce même Lancy que voilà va prendre femme ; il se marie comme un vrai butor...

A ces mots, des cris, des applaudissemens, des chocs de verres suivirent.... Nous épargnons le reste au lecteur.

Cependant Geneviève, retirée dans sa chambre, pria et pleurait encore. Elle pleurait, parce que, sans aucune préparation, elle se voyait poussée par sa mère vers une destinée qui l'effrayait. Plus tard peut-être, après bien des réflexions et bien des conseils, elle eût pu s'unir à un honnête homme religieusement éprouvé. Mais sitôt ! mais ainsi ! mais avec un inconnu ! mais par contrainte ! et la contrainte d'une mère avec laquelle il fallait lutter désormais, si elle osait refuser.... La pauvre enfant pria et pleura de toute son âme ; car, si triste que fût son abandon, elle avait appris à espérer toujours en Dieu.

ADOLPHE ARCHER.

Fin de la première partie.

Nous publierons prochainement la seconde partie de cet ouvrage.